

—Salam !

Mylord, si fier, sous son habit de zéphyr, saluant un Arabe ! Cela étonna Jordanet. Étonné, il le fut bien autrement, lorsque Mylord, aux cuisines, lui glissa ces quelques mots :

—Arrange-toi pour être puni aujourd'hui... deux, quatre jours... peu importe. Il faut que tu sois avec moi, ce soir, aux avant-postes ; j'ai besoin de toi.

—Mais...

—Silence. Ne cherche pas à me rencontrer, de toute cette journée. Cette journée, Jean la passa dans les transes.

Certes, plus que quiconque, il estimait Mylord ; il reconnaissait, en lui, une nature supérieure, et c'était pour cette raison dernière, plus que pour la fortune qu'on lui supposait, qu'il l'avait aimé, tout de suite, mais...

A la dernière heure, il le pressentait, Mylord lui demanderait de fuir avec lui. Fuirait-il ? Que lui conseilleraient Médéric, Florentine, si présents ? Demeurer à la compagnie, quarante-six mois, une éternité, c'était, avec cette haine d'Aquaviva, le conseil de guerre, encore des juges militaires autour d'une table ; des juges guère tendres... Il était payé pour le savoir, lui, innocent. Jean était perplexe.

—J'irai, se dit-il, en fin de réflexions.

Se faire punir, c'était facile. Aquaviva se trouvait sur le chantier.

—Jordanet, dit-il, vous placez cette pierre en dépit du bon sens.

—Vous ne la trouvez pas bien, sergent ?

—Est-ce que vous vous moquez de moi ?

—Oh ! non... moi, je ne la trouve pas trop mal, cette pierre, pour un homme qui n'est pas du métier.

—Et deux jours de garde de camp, comment les trouverez-vous ?

Deux jours. En vérité, ce n'était pas trop pour cette velléité d'indépendance. Jean se tut, bien que le chef poursuivait :

—Comment il les trouve, mes deux jours, il ne le dira pas, le capon !

Mylord avait relevé la tête et écoutait. Un sourire brilla dans ses yeux bleus. Debout sur le mur, les bras croisés, dans son bourgeron serré à la taille par une ficelle, il ressemblait, ce fut l'avis qu'émit ce lettré de Richein, à mi-voix, aux statues des prétoriens de Rome retrouvées sous les décombres de Lambœsis.

—C'est ça, vous, là-bas, cria le sergent, prenez vos airs de matamore, et chipez-nous notre part de brise...

L'autre ne bougeait pas, les yeux sur la plaine.

—Mylord, c'est à vous que j'en ai.

Mylord ne remua pas.

—Féignant ! vous aurez deux jours.

Alors le zéphyr décroisa ses longs bras et prit une pierre. Les autres crurent qu'il allait en écraser le chef. Mais, tranquillement, il la plaça sur le mur. Il la cognait, à petits coups, vérifiait au cordeau. On eût dit qu'il n'avait jamais fait autre chose.

Le soleil, encore une fois, entraînant le halo rose, sombra au tréfond des plaines. A la garde montante, Céal était là.

—Nous avons deux punis, mon lieutenant, observa Strozzi, qui était de service.

—Deux seulement, mettez-les sous la tente.

—Avec un factionnaire ?

—Non, par exemple, un homme pour en garder deux !

Mylord écoutait.

—Leurs noms ? s'informa l'officier.

—Mylord et Jordanet.

—Toujours Jordanet... toujours Mylord... envoyez-les à la garde du champ, à tous les diables. Les Touaregs nous rendraient un fameux service en nous en débarrassant.

Mylord eut un soupir de satisfaction. La garde du camp, avec Jordanet... C'était bien ce qu'il demandait. Aquaviva voulait les conduire en personne.

—Soyez tranquilles, leur disait-il en chemin, je vais vous conduire loin. Vous m'en direz des nouvelles.

Il les arrêta à plus de quatre cents mètres.

—Oh ! constata Mylord de sa voix railleuse qui exaspérait le Corse, vous nous laissez ici, ce n'est pas déjà si loin.

—Ah ! Féignant ! filez ; à la gueule du loup, alors.

Il les plaça à deux cents mètres du premier endroit. Dès qu'il eut tourné les talons, Mylord sourit.

—Maintenant, dit-il, nous sommes bien seuls. Nul ne viendra nous déranger, de cette nuit... du camp, j'entends.

—M'expliqueras-tu... commença Jordanet.

Cet appel : Ohé ! du poste ? l'interrompit.

—Deux hommes se dirigeaient vers eux, venant du camp.

—Voilà un compagnon, dit le caporal qui conduisait l'homme. Vous ne serez pas trop de trois. Veillez au grain. On a vu, dans la soirée, des arabes traverser la plaine et se faufiler dans les ravins de l'oued.

Ce compagnon était Lacroc, le mouton, le traître, dont avait parlé Mylord, à Batna.

Mylord savait qu'il était prêt à toutes les besognes pour avancer, de quelques mois, la date de sa libération. Son visage se rembrunit.

—Tu as été puni ? lui demanda-t-il.

—Non... c'est-à-dire oui, reprit-il, vivement... Une garde à l'œil pour m'être couché sans ma ceinture.

—On a passé l'inspection ?

—Oui.

—Les hommes sont couchés, déjà ?

Lacroc avait été envoyé par Céal, ou par les chefs, pour les espionner, cela ne faisait aucun doute.

Mylord cacha son désappointement sous un masque d'indifférence. La nuit venue, obscure, complète, il proposa :

—Si nous grillions une cigarette ?

Tabac, allumettes, et le reste, Mylord, par les sapeurs du génie, se procurait tout ce qu'il désirait.

—Mais, observa Jean, le feu nous trahira.

—Tu n'y entends rien, Laquedem. On se couche sur le sable, le nez vers la plaine ; on allume dans son képi, et... ni vu, ni connu.

Il le poussa du coude :

—Fume donc, entêté !

Quand les cigarettes furent allumées, Mylord reprit :

—Si tu veux faire comme nous, Lacroc, ne te gêne pas ; il y en a aussi pour toi... Du tabac français ; elles sont excellentes !

—Tout de même, répondit Lacroc.

Mylord chercha dans sa poche et lui passa une cigarette. Lacroc ne l'avait pas fumée aux deux tiers qu'il constatait :

—C'est drôle, j'ai envie de dormir.

—Parbleu, nous aussi, n'est-ce pas, Laquedem ?

—Oui, répondit Jean, à tout hasard.

Quelques minutes après, Lacroc se laissait aller en arrière. Il essaya de lutter contre un invincible sommeil ; puis, malgré ses efforts, ses yeux se fermèrent. Mylord lui jeta une couverture sur la tête.

—Dodo, faisait-il, mouton, traître. Tu n'auras pas grand'chose à raconter aux chefs.

Et, s'adressant à son compagnon :

—Il dormira jusqu'à demain. Le bruit d'une bataille ne l'éveillerait pas.

—Et nous ?

—Oh ! nous, nous n'avons pas fumé le même tabac.

Jean, on le conçoit, était stupéfait. Mylord lui prit les mains.

—Jordanet, dit-il — Jean tressaillit : c'était la première fois que le zéphyr l'appelait de ce nom — j'attends quelqu'un, cette nuit. Quoi qu'il advienne, je te prie de me garder le secret. Celui que j'attends peut venir de suite, dans dix minutes ou dans une heure, mais... il viendra. Ne me demande aucune explication, pour l'instant.

Les deux hommes se turent. Lacroc rêvait... Ces mots : "Céal... Oui, mon lieutenant... Je suis à vous, Strozzi", s'échappaient de ses lèvres.

—Ah ! remarqua Mylord à mi-voix, serpent, vipère, tu voulais nous trahir ; je m'en doutais.

L'attente fut longue. Les minutes semblèrent des heures. Impatient, Mylord se relevait, écoutait, s'asseyait, filait vers le sud, et revenait, nerveux, angoissé. Enfin, de la plaine, monta un cri plaintif, pareil à celui d'un oiseau égaré.

—Le voici, dit Mylord, c'est lui.

—Qui, lui ?

—Mon ami. Reste ici et veille, Jordanet ; je te rejoindrai avant la fin de la nuit.

Il ramassa son fusil et partit. Le même cri d'oiseau retentit, plus rapproché. Cet appel éveilla les chacals. Enhardis par le silence, ils vinrent rôler autour du petit poste : leurs yeux, dans l'ombre, étincelaient. Mylord avait disparu. Bientôt, dans la plaine brune, une silhouette blanche se dressa, celle d'un Arabe, puis deux autres, à quelques pas en arrière.

—Toi, enfin, mon bon Jacques, disait Mylord en serrant l'Arabe dans ses bras. Il était temps, je désespérais.

—Je n'ai pas pu venir plus tôt, Charles... je...

—Tu me racontera cela tout à l'heure. Tu es là, en bonne santé, qu'importe le reste ! Salaïm et Silmadar s'impatientent, laisse-moi leur parler.

Salaïm et Silmadar, les deux Arabes qui escortaient celui que les zéphirs avaient appelé le "Khalife", s'étaient approchés, en effet. Courbés devant Mylord, ils cherchaient à baiser ses mains.

—Relevez-vous, leur dit ce dernier, vous n'êtes pas des esclaves, mais des amis. N'est-ce pas, Jacques, qu'ils méritent ce nom ?

—Dix fois pour une.

Mylord, toujours en langue arabe, aux inflexions si caressantes, poursuivait :

—Nous marcherons encore, Salaïm ; nous chasserons ensemble, brave Silmadar. Bientôt, je serai libre. Vous m'aimez, je vous aime bien, moi aussi. Toi, Salaïm, de cette crête, tu veilleras vers Our-lana, et tes yeux, Silmadar, interrogeront le sud.